HIVER 2012/2013

V.O6

Vallée de la Culture

LA REVUE CULTURELLE DU CONSEIL GÉNÉRAL DES HAUTS-DE-SEINE

DU LOUVRE À SCEAUX

LE SALON DE 1704 RENAÎT DE SES CENDRES

RENAULT ET L'ART

VINGT ANS D'AVENTURE À BOULOGNE



LE TRÉSOR DU SAINT-SÉPULCRE

EXPOSITIONS AU CHÂTEAU DE VERSAILLES ET À LA MAISON DE CHATEAUBRIAND



Fragment de porphyre antique enchâssé dans une monture en argent et argent doré, offerte, à la fin du XVIIe siècle, par le royaume d'Espagne à la basilique de la Nativité à Bethléem pour être placée dans la grotte et marquer le lieu de la naissance du Christ.

Jérusalem, couvent Saint-Sauveur

© Marie-Armelle Beaulieu

SAINT-SÉPULCRE

UN TRÉSOR S'EXPOSE DU 16 AVRIL AU 14 JUILLET 2013 AU CHÂTEAU DE VERSAILLES ET À LA MAISON DE CHATEAUBRIAND

Le Conseil général des Hauts-de-Seine, en partenariat avec l'Établissement public du château de Versailles, présente « le dernier trésor de l'Occident », celui du Saint-Sépulcre de Jérusalem.
250 chefs-d'œuvre inédits, présents des cours royales européennes, sont ainsi exposés dans les salles des Croisades à Versailles et à la maison de Chateaubriand, à Châtenay-Malabry.
Quand l'art et la diplomatie se pressaient aux Portes de l'Orient...

Le Saint-Sépulcre est, selon la tradition chrétienne, le tombeau vide du Christ ainsi que l'église qui a été édifiée à Jérusalem sur son emplacement. Plus d'un million de personnes visitent chaque année ces Lieux où Latins, Grecs et Arméniens, ainsi que Coptes et Syriaques, célèbrent leur foi .



© Custodie de Terre Sainte/ Marie-Armelle Beaulieu

« Comme des décors disparus de Versailles »



© Château de Versailles/JM Manaï

Béatrix Saule est conservateur général du patrimoine et directeur général du musée national des Châteaux de Versailles et de Trianon.

Pourquoi le Château de Versailles a-t-il particulièrement à cœur d'accueillir cette exposition ?
Quand le Conseil général des Hauts-de-Seine nous a proposé d'accueillir cette exposition, nous ne pouvions qu'accepter. En effet, ce dernier grand Trésor des cours européennes restait à découvrir. Or Versailles a une dimension internationale et nous avons souvent recours à des collections étrangères, en particulier à celles des grandes résidences royales européennes pour les expositions temporaires que nous organisons, notre mission étant également de faire revivre la réalité et l'imaginaire des cours princières. Or, depuis l'époque de Saint François où le pape a confié la garde des Lieux saints de Jérusalem aux Franciscains de la Custodie de Terre sainte, tous les souverains catholiques ont soutenu cette présence, notamment par l'envoi régulier de présents pour l'accueil des pèlerins et le service divin. Le Trésor du Saint-Sépulcre s'est ainsi enrichi au cours du temps de pièces d'orfèvrerie et d'ornements liturgiques de qualité exceptionnelle, notamment aux XVIIe et XVIIIe siècles.
Et puis, l'occasion est heureuse car nous venons justement d'achever la restauration, commencée en 2002, des salles des Croisades, cinq salles néo-gothiques que Louis-Philippe a créées lorsqu'il a transformé le château en musée consacré à toutes les gloires de la France, musée inauguré en 1837.

Les salles des Croisades du château de Versailles accueilleront l'exposition.



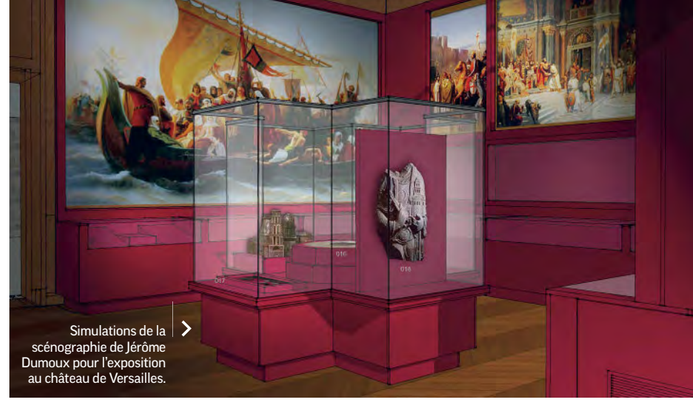
© Christian Milet

Quelles sont les orientations de la scénographie à quelques mois de l'exposition ?
Nous laisserons en grande partie visible le décor des salles des Croisades, et notamment la porte en cèdre de l'hôpital des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem donnée à Louis-Philippe en 1836 par le sultan ottoman Mahmoud. Mais aussi, certaines des scènes historiques en rapport direct avec le propos de l'exposition, tel *Le Passage du Bosphore* par Godefroy de Bouillon en 1097, peint par Émile Signol en 1804 par exemple, qui permet d'évoquer le long et hasardeux voyage des milliers de pèlerins que la Custodie accueillait et protégeait.
La muséographie, confiée à Jérôme Dumoux, demeurera sobre, s'appliquant d'abord à mettre en valeur les objets. Sans porter atteinte à la beauté du décor des salles, de grands visuels, des simulations en 3D évoqueront les différents Lieux saints.

« Ces objets liturgiques sont encore utilisés, ils ne sortent pas d'un musée. »

Vous revenez de Jérusalem où vous avez découvert les trésors du Saint-Sépulcre. Qu'est-ce qui vous a le plus frappé ?
Je crois qu'on n'a pas idée de ce que peuvent être ces trésors. D'abord, j'ai été stupéfiée par la quantité d'objets. Nous en présenterons plus de deux cents mais bien souvent ce ne seront qu'un exemplaire d'une série. Ensuite, par leurs dimensions : des candélabres d'argent hauts de 2 m 50, des antependia ornant les autels de plus de 2 m. de long, des baldaquins eucharistiques, sortes de grandes arches d'orfèvrerie où se place le Saint Sacrement… Étonnantes également, la richesse et la diversité des étoffes, broderies et brocarts de soie à fils d'or et d'argent, car les tissus anciens ont rarement été conservés.
Et ces objets ne sont pas confinés dans des réserves, ils servent encore, conformément aux vœux des donateurs. L'accueil des pèlerins se fait dans le plus grand faste et tous ces ornements participent à la dignité des cérémonies.
Ce qui m'a le plus touché, ce sont évidemment les objets originaires de France, ces ensembles de chapes, de chasubles semées de fleurs de lys, de dalmatiques, dont les équivalents ont disparu de Versailles du fait certes de la Révolution mais aussi du fait de ce perpétuel renouvellement qui était une des caractéristiques du fonctionnement des services de la Cour. Pensons, par exemple, à la garde-robe de la Reine remplacée chaque année ou aux pièces d'argenterie sans cesse refondues pour en créer de nouvelles… Une histoire de goût sans doute mais aussi une manière de favoriser l'innovation dans tous les domaines.

Propos recueillis par Hervé Colombet



Simulations de la scénographie de Jérôme Dumoux pour l'exposition au château de Versailles.







© Jérôme Dumoux / Château de Versailles

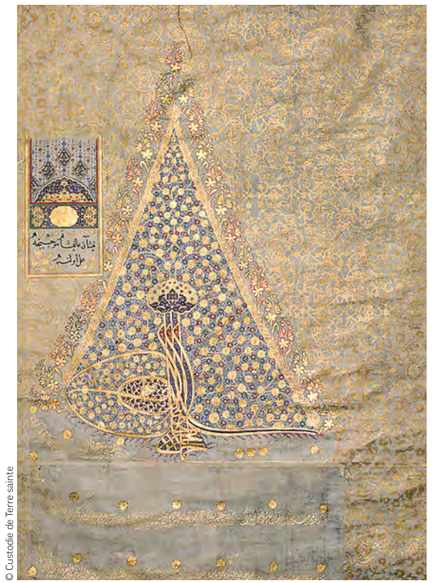
« Des œuvres exceptionnelles »



© Marie-Armelle Beaulieu/CTS

Bernard Degout est commissaire général de l'exposition et directeur de la Maison de Chateaubriand.

Quelle est l'origine de ce fabuleux projet ?
À l'origine, il y a deux expositions : *Voir Jérusalem* au Centre culturel du Panthéon à Paris en 1997 et *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem* à la Maison de Chateaubriand en 2006. Dans la première figurait entre autre le grand bas-relief d'argent massif représentant la Résurrection réalisé au XVIIIe siècle par le Napolitain Gennaro Blasio. Dans la seconde, on pouvait voir l'un des calices en argent doré offerts par Louis XIV. Et puis, il y a eu les échanges avec le regretté Père Piccirillo, directeur du *Studium biblicum franciscanum* à Jérusalem. De toutes ces rencontres naquit le projet, au sein de la Maison de Chateaubriand, de faire venir dans les Hauts-de-Seine environ deux cent cinquante des plus belles pièces de cet extraordinaire patrimoine.
L'étroitesse de l'ermitage de Chateaubriand à la Vallée-aux-Loups, propriété du Département des Hauts-de-Seine, a conduit l'assemblée départementale à organiser cette exposition avec un partenaire de prestige, l'Établissement public du château de Versailles. Cette manifestation est donc offerte simultanément sur deux sites : les salles des Croisades pour Versailles et les salles d'exposition temporaire à la Vallée-aux-Loups.



© Custodie de Terre sainte

Firman ottoman du XVIIe siècle promulgué en faveur de la Custodie de Terre Sainte.
Jérusalem, couvent Saint-Sauveur

Que verra t-on au château de Versailles ?
Le contexte historique de l'établissement de la Custodie de Terre sainte à Jérusalem sera bien sûr évoqué : ses différentes implantations au cœur de la ville, ses relations avec l'Empire ottoman et l'Occident, l'aide apportée aux populations indigènes comme les secours octroyés aux pèlerins. L'exposition, par une muséographie originale, fera pénétrer le visiteur au cœur même du Saint-Sépulcre pour y découvrir tout d'abord, dans une proximité spécialement étudiée, la multiplicité des présents, des provenances, des matériaux employés.
L'argenterie rutilante de l'âge baroque permet, par exemple, de mesurer dans la sobriété de leurs éclats la noblesse des émaux limousins du XIIe siècle. Le parcours s'attachera bien sûr aux présents royaux présentés selon leur provenance géographique. Les dons de souverains français (Louis XIII, Louis XIV et Louis XV) voisineront avec ceux du Saint Empire présentés avant les envois du Portugal et ceux de la Sérénissime République de Gênes, de Venise, d'Espagne, pour terminer par les éblouissants dons du royaume de Naples.
L'or massif, le diamant, le rubis, le saphir ou l'émeraude exerceront sans doute encore plus de fascination en voisinant avec des étoffes de soie précieuse, les riches brocards italiens ou les somptueux velours lombards aux couleurs si vives, tissés ou brodés avec la plus grande virtuosité.



© Alfonso Bussolin

« Neuf toiles de maître sont restaurées par le Département. »

Quant à la Maison de Chateaubriand, elle accueillera des tableaux de maître napolitains…
Nous accueillerons neuf toiles provenant des collections de la Custodie de Terre sainte dont sept, dues au pinceau du peintre napolitain Francesco de Mura (1696-1782), représentent des scènes de la vie du Christ. Aux côtés d'une œuvre plus ancienne, *La Décollation de saint Jean-Baptiste*, attribuée à l'Espagnol Francisco Ribalta (1565-1628), sera exposé le chef-d'œuvre des tableaux conservés par les Frères : *L'Adoration des Bergers* peinte par le « maître de l'Annonce aux Bergers », actif à Naples entre 1630 et 1660.
Cet ensemble, dont la restauration est financée par le Conseil général, constituera assurément un événement culturel majeur permettant d'évoquer l'éblouissante production dans le genre de la peinture d'histoire de deux grands maîtres napolitains du XVIIe siècle.

Propos recueillis par H.C.



© Alfonso Bussolin

Maquette du Saint-Sépulcre, marqueterie de nacre.

Baldaquin eucharistique offert par Philippe IV d'Espagne. Argent, bronze doré, pierres précieuses sur âme de bois, 1666.

Présents de Louis XIII

Chasubles, bassins, flambeaux...

Michèle Bimbenet-Privat
conservateur en chef au Département
des Objets d'art du musée du Louvre



© Alfonso Bussolin

Paires de flambeaux offerts par Louis XIII. Argent et argent doré, Paris, vers 1620-1623

Antependium provenant des ornements offerts à la basilique du Saint-Sépulcre par Louis XIII, en 1619 (détail).
Jérusalem, couvent Saint-Sauveur



© Custodie de Terre sainte

Les trésors d'orfèvrerie conservés à la custodie de Jérusalem traduisent les relations complexes entretenues par les princes européens avec la Terre Sainte depuis le temps des croisades.

Forts de l'exemple de Saint Louis, les rois de France n'ont jamais manqué de rappeler leur attachement aux Lieux saints alors même qu'ils renonçaient à les reconquérir. À partir de la Renaissance, les relations entre la France et le Saint-Sépulcre prennent un tour inédit. Il revient à François Ier d'avoir initié au temps de Soliman le Magnifique une délicate politique orientale qui consistait à maintenir avec les Ottomans, maîtres de Jérusalem, une alliance favorable aux intérêts économiques et commerciaux de la France, tout en multipliant les preuves d'attachement du roi « *très chrétien* » envers les Lieux saints.
Sous Louis XIII, les diplomates français tentent d'obtenir l'installation d'un consul à Jérusalem : un résident permanent qui serait le symbole de l'autorité prééminente du roi de France en Palestine et le gage d'un meilleur contrôle sur les Franciscains de Terre Sainte.

C'est dans ce contexte que de somptueux présents furent envoyés de France : dès 1621, des chapes, une chasuble, des voiles de lutrin et un corporalier. Puis une magnifique chapelle expédiée en 1624, qui devait accompagner l'arrivée de Jean Lempereur, le consul pressenti. Elle était composée de deux lampes de sanctuaire, quatre flambeaux, une croix, trois bassins, deux burettes, deux baisers de paix, un petit seau à eau bénite, tous en argent doré, semés de fleurs de lys et revêtus des armes de France. Arrivée en 1625 à Saida sous l'escorte d'un religieux français, Alexandre "da Massa", la chapelle de Louis XIII n'eut pas l'effet escompté: les Franciscains restaient méfiants et entre-temps, Jean Lempereur avait été arrêté sur ordre du pacha de Damas, emprisonné pour espionnage, puis renvoyé en France en janvier 1625.

La chapelle d'argent encore en grande partie conservée témoigne de cet épisode. Elle constitue l'un des plus sompteux ensembles d'orfèvrerie française du premier XVIIe siècle et certains objets, comme les grands bassins et les six flambeaux semés de fleurs de lys, n'ont aujourd'hui aucun équivalent au monde. ■

« Saint Georges terrassant le dragon »

Ornement pontifical brodé offert par les Génois

Danièle Véron-Denise
conservateur en chef émérite
au palais de Fontainebleau

Parmi tous les ornements liturgiques offerts au cours des siècles – et subsistant encore de nos jours - par les diverses nations d'Europe au Saint-Sépulcre de Jérusalem, l'un des plus beaux et des plus spectaculaires est incontestablement l'ornement pontifical, brodé de fils de soie sur fond de soie cramoisi, envoyé par les Génois à la fin du XVIIe siècle.

Destiné à être utilisé lors des messes solennelles célébrées par le custode de Terre sainte, qui a rang d'évêque, il comporte actuellement dix-sept pièces arrivées à la custodie de Terre sainte de Jérusalem en trois convois distincts, entre 1687 et 1697 : le dais du trône pontifical, un devant d'autel, deux chapes, une chasuble, deux tuniques ou dalmatiques, un voile de calice, une bourse, deux étoles, trois manipules, un voile huméral, un voile de lutrin et un voile de calice

Plus que par la somptuosité de ses éléments qui ne comportent ni fils d'or ni fils d'argent, l'intérêt de l'ornement réside dans la qualité de son dessin et dans l'incomparable virtuosité de son exécution.

Sur le plan artistique, la conception de l'ensemble a été attribuée à l'artiste gênois Domenico Piola (1624-1703) et à son atelier. Une grande partie des pièces brodées porte le blason flanqué de griffons de la ville de Gênes (avec la croix rouge de saint Georges, patron de la ville), auquel sont fréquemment associées les armes de la custodie de Terre sainte de Jérusalem. À côté de ces thèmes héraldiques, la scène de la Pentecôte occupe le centre du parement d'autel, tandis que la figure de saint Georges combattant le dragon se répète avec variantes sur l'une des chapes, sur la chasuble, la dalmatique et la tunique. Toutes ces scènes s'insèrent dans un complexe



© Custodie de Terre sainte

Saint Georges terrassant le dragon, détail d'une dalmatique appartenant à la suite des ornements offerts par la Sérénissime République de Gênes, en 1686 (broderie en fil de soie).
Jérusalem, couvent Saint-Sauveur

décoratif composé de rinceaux classiques porteurs de fleurs, de fruits, de rubans ou de trophées, où apparaissent parfois des anges ou des têtes de chérubins, et qui sont délimités par de gracieux enroulements de rubans aux nuances bleutées.
Cet ensemble prestigieux a été prêté à Gênes en 1992, à l'occasion des manifestations commémoratives du 5e centenaire de la découverte de l'Amérique. Il y était rappelé notamment l'intérêt constant porté par Christophe Colomb à la libération des Lieux saints et la demande qu'il avait faite aux souverains espagnols d'y consacrer 10 % de l'or en provenance des Amériques. ■

« L'Adoration des Bergers »

Peinture napolitaine d'auteur encore inconnu

Antoine Tarantino
EXPERT EN PEINTURE ITALIENNE DES XVIIE ET XVIIIE SIÈCLES



© Custodie de Terre sainte

Adoration des Bergers par la Maître de l'Annonciation. (Juan Do ?) (v. 1604-v. 1656).
Huile sur toile (H. : 126 cm ; L. : 148 cm).
Ain Karem, église conventuelle franciscaine Saint-Jean-Baptiste

La toile représentant l'Adoration des bergers, conservée dans le monastère d'Ain Karem, est une œuvre d'une qualité et d'une rareté tout à fait exceptionnelles.

Bien que les vicissitudes qui ont mené ce tableau à son lieu actuel demeurent encore mystérieuses, faute de documents d'archives, son appartenance à l'école napolitaine, donc espagnole à cette époque, peut constituer un début d'indice. L'étude de la collection de tableaux constituée par la Custodie a permis de constater qu'une large proportion de ceux-ci pourrait partager cette même origine espagnole.

L'Adoration des bergers est l'œuvre d'un maître que la prudence maintient encore sous le vocable anonyme de Maître de l'Annonce aux bergers faisant référence aux tableaux éponymes de l'Art Gallery de Birmingham et du musée de Capodimonte à Naples. Ce maître actif à Naples vers 1630-1640, manifeste un vif intérêt pour l'art de Caravage et le naturalisme de Ribera.

L'œuvre exposée a été citée par Giuseppe De Vito mais il semble qu'aucune image n'en ait été publiée. Après plusieurs tentatives successives d'identification avec les principaux suiveurs de Ribera à Naples tels que Bartolomeo Passante, Francesco Fracanzano et Giovanni Do (Juan Do), c'est vers ce dernier que semblent aujourd'hui prudemment converger différentes études récentes, sur la base d'une trace de monogramme figurant sur le *Philosophe* du musée de Vienne. Des recherches ultérieures permettront peut-être de confirmer cette hypothèse et de rendre ainsi son identité à l'une des figures majeures de la peinture napolitaine du deuxième quart du XVIIe siècle. Cette *Adoration des bergers* reste malgré son anonymat une des œuvres les plus originales et les plus significatives de Terre sainte. ■

« La Vierge au poisson »

Tapisserie rare des Gobelins datant du XIXe siècle

Jean Vittet
INSPECTEUR DE LA CRÉATION ARTISTIQUE AU MOBILIER NATIONAL

Dès son accession à la présidence de la République, Louis-Napoléon Bonaparte, futur Napoléon III, manifesta son soutien aux chrétiens d'Orient. Par décret du 6 août 1851, il fit ainsi cadeau au patriarcat latin de Jérusalem, qui venait de se réinstaller dans la ville sainte, d'une tapisserie des Gobelins d'après Raphaël (1483-1520).

Sous influence du peintre Jean-Dominique Ingres, qui était membre du conseil de perfectionnement des manufactures, les Gobelins, en effet, avaient mis sur métier plusieurs tapisseries d'après des tableaux du célèbre maître de la Renaissance italienne, alors si admiré. Parmi ces œuvres se trouvait un tissage d'après La Vierge au poisson. Peint à l'origine pour l'église Saint-Dominique de Naples, le tableau, l'un des meilleurs de Raphaël, était entré dans les collections des rois d'Espagne dès 1656. Il est actuellement conservé au musée du Prado à Madrid. La tapisserie fut tissée aux Gobelins entre 1849 et 1851 à partir d'une réplique de la peinture originale.

Offerte au patriarche de Jérusalem « pour l'église Saint-Sauveur », la tapisserie ne parvint cependant à son lieu d'affectation qu'en 1857 comme l'indique l'inscription ajoutée sur le cadre à cette occasion. Considérée comme perdue, elle n'a été retrouvée qu'en 2010 dans la co-cathédrale du Saint-Nom-de-Jésus de Jérusalem, lors de la mission de préparation de l'exposition consacrée au « Trésor du Saint-Sépulcre ».

Cette œuvre est importante à plusieurs titres : la perfection de son tissage pour lequel fut employée une nouvelle technique à rangs (duites) de couleurs alternés inspirée des tapisseries de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance redécouvertes au même moment, et la fraîcheur exceptionnelle de ses coloris, impeccablement conservés grâce à la pénombre protectrice du sanctuaire. ■



© Jean-Michel de Tarragon/EBAF (École biblique et archéologique française de Jérusalem)

La Vierge au poisson. Tapisserie des Gobelins d'après Raphaël (1483-1520), tissée entre 1849 et 1851, offerte au patriarcat latin de Jérusalem.
Jérusalem, co-cathédrale latine du Saint-Nom-de-Jésus

De Saint François à Chateaubriand

Gardiens et visiteurs chrétiens du Saint-Sépulcre

Bernard Degout
directeur de la Maison de Chateaubriand,
commissaire général de l'exposition

Gardiens depuis le XIIIe siècle de ce haut lieu vénéré entre tous par la Chrétienté, les Franciscains y accueillirent Chateaubriand en 1806. Ils poursuivent aujourd'hui encore leur apostolat..

Au début du mois de septembre 1219, François d'Assise met à profit une trêve qui venait d'être conclue entre les croisés et les défenseurs de Damiette, assiégée depuis plus d'une année, pour traverser les lignes ennemies et rencontrer le sultan Al-Malik al Kâmil, neveu de Saladin. On ne sait trop comment décider parmi les différentes versions, toutes postérieures et rédigées par des tiers, qui nous sont parvenues de ces entretiens, ni au juste combien de temps ils durèrent. François quitta le camp chrétien après les violences qui suivirent la prise de Damiette, le 5 novembre 1219, conquête dont le légat du pape, Pélage, empêcha qu'elle fût échangée contre Jérusalem, ce qui pourtant avait été l'objectif de la cinquième croisade. Il semble que François ne soit pas entré lui-même dans la ville sainte, se conformant à l'interdiction qu'avait faite le pape aux chrétiens de s'y rendre tant qu'elle était occupée (elle avait été reconquise par Saladin en 1187), et il gagna en Syrie ce qui restait des États latins avant de rentrer en Italie.

Saladin, Frédéric II de Hohenstaufen…

Mais le souvenir laissé par le Poverello aux musulmans demeura profondément prégnant : on y rapporte la mansuétude dont fit preuve le sultan, deux ans plus tard, lorsqu'une armée croisée se laissa inconsidérément bloquer par une crue du Nil ; on y rapporte également le succès qui couronna l'entreprise diplomatique de Frédéric II de Hohenstaufen auprès d'Al Kâmil dix ans plus tard : depuis la reconquête de Jérusalem par Saladin en 1187, Frédéric, au demeurant excommunié par Grégoire IX !, était le premier, et demeura le seul, à délivrer – pour une petite vingtaine d'années seulement, il est vrai – la ville sainte « *sans combat, sans instrument de guerre, sans effusion de sang* », et à y ouvrir, comme à Bethléem et à Nazareth, un accès aux pèlerins depuis le littoral; le 18 mars 1229, il entra dans le Saint-Sépulcre et y ceignit lui-même, « *sans l'intermédiaire de l'Église* » (Ernst Kantorowicz) la couronne royale de la sainte Jérusalem.
Un an plus tard, une Bulle pontificale, datée du 1er février 1230, recommandait à tous de favoriser en Terre sainte l'Ordre des Frères mineurs, reconnaissance de leur apostolat, et l'un des fondements juridiques de leur présence dans les Lieux saints.

On rapporte enfin et surtout au souvenir laissé par le Poverello le fait que « *les Mineurs furent, en 1333, les premiers – et longtemps les seuls – religieux latins autorisés à revenir [après la chute de Saint-Jean d'Acre, en 1291] à Jérusalem, et qu'ils se virent confier, à la demande du roi de Naples, Robert d'Anjou, la garde de certains lieux saints chrétiens qu'ils conservent encore aujourd'hui* » (André Vauchez) : c'était l'aboutissement d'un assouplissement progressif des interdictions lancées après l'effondrement, en 1291, du Royaume latin et le repli des Franciscains à Chypre. Les Frères s'installèrent tout d'abord à côté du Saint-Cénacle (Mont Sion), qui leur avait été concédé en 1333 par le sultan d'Égypte, puis, après leur expulsion du Mont Sion, au couvent de Saint-Sauveur, en 1558 ou 1559.

Pierres précieuses, calices, croix et ciboires…

Près de six cents ans après leur installation à Jérusalem, les Frères y accueillirent François-René de Chateaubriand, et l'introduisirent dans la basilique du Saint-Sépulcre, avant de l'adouber, avec « *la longue et large épée de fer* » de Godefroy de Bouillon, chevalier de l'Ordre du Saint-Sépulcre. Un an après le retour de Chateaubriand en France, la basilique fut partiellement détruite par un incendie qui provoqua l'effondrement du dôme. L'auteur de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), qui s'y était proclamé le dernier témoin et le premier historien du lieu, aurait souhaité en être également le restaurateur ; aux témoignages, qu'on aurait aimés plus précis, mais en tout cas concordants, de deux contemporains, il proposa à l'Empereur de l'aller reconstruire en son nom : c'était lui faire miroiter la possibilité de retremper, à l'instar de Frédéric, l'Empire aux sources de la monarchie ; c'était, bien plus vraisemblablement, le signe d'une volonté de Chateaubriand de réinscrire la France dans une tradition antique de protection… Quelle qu'ait pu être la réaction de l'Empereur à ce projet, la domination anglaise sur la Méditerranée en rendait l'exécution immédiate impossible.
Dans l'émouvant témoignage qu'il a laissé de la vie des Franciscains dans *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Chateaubriand a rapporté les paroles de l'un d'eux qui déplorait que, l'Europe ne leur envoyant plus aucun argent, ils risquaient d'être contraints, accablés par les amendes et les spoliations auxquelles les assujettissaient les Turcs, de « *vendre des vases sacrés* ». C'était faire référence aux précieux dons royaux qu'avaient durant des siècles fait parvenir les cours européennes aux Franciscains, constituant un véritable trésor artistique dont une partie décorait les chapelles ou servait aux différents offices, trésor exceptionnel dont les frères avaient et ont toujours la propriété et la garde, mais qui ne les enrichissait pas pour autant.
Ce trésor fut mentionné, sinon révélé, en 1787 par Volney dans son *Voyage en Egypte et en Syrie* : « *Le trésor du Saint-Sépulcre possède en diamans et en toutes sortes de pierres précieuses, en calices, en croix, en ciboires d'or et autres présens des princes chrétiens pour plus d'un million* ».
Au XXe siècle, il a fait l'objet d'une unique étude, *Doni di Carlo III in Terrasanta*, du grand historien de l'art italien, Alvar Gonzales Palacios, publiée en 1993, dans son ouvrage édité à Milan, *Il Gusto dei principi, arte di corte del XVII e del XVIII secolo*. ■

« Le 12 octobre 1806, Chateaubriand fut adoubé chevalier de l'Ordre du Saint-Sépulcre avec l'épée de Godefroy de Bouillon. »



© Alfonso Bucolin

L'épée de Godefroy de Bouillon.

TRIBULATIONS D'UN TRÉSOR


©Marie-Armelle Beaulieu/CTS

Jacques Charles-Gaffiot
COMMISSAIRE DE L'EXPOSITION
HISTORIEN DE L'ART

La constitution du trésor du Saint-Sépulcre peut faire figure de « miracle » au regard des difficultés de tous ordres qui ont entouré les expéditions d'objets de grande valeur vers Jérusalem…

Plus encore que la remarquable conservation d'un ensemble qui a survécu malgré des bouleversements historiques qu'il n'est pas possible de résumer ici, l'arrivée dans le lieu de leur destination finale de ces insignes présents, expédiés au cours des âges par l'Europe entière, suscite légitimement un étonnement plus grand encore.

Des trésors… d'ingéniosité

En effet, sans détenir la maîtrise des mers sur toute l'étendue du bassin méditerranéen, si éloignées comme elles sont de l'ombilic que constitue le tombeau du Christ, les nations chrétiennes durent déployer beaucoup d'ingéniosité pour ravitailler en fonds, en vivres comme en subsistances de toutes sortes les Franciscains de Jérusalem qui restèrent souvent en prise avec l'arbitraire et la convoitise des autorités locales.
À ce sujet, les conditions de l'envoi et celles de l'arrivée au Saint-Sépulcre des présents offerts en 1619 par le roi Louis XIII et la reine Anne d'Autriche sont très représentatives des difficultés qu'il convenait de surmonter. Depuis le règne de Saladin, la basilique est tout d'abord un frêle esquif échoué en milieu hostile dont toutes les ouvertures, fenêtres, portes, ont été murées à l'exception d'une seule d'entre elles, placée sous la sourcilleuse vigilance de l'autorité administrative musulmane de la ville qui exige un lourd tribut pour l'entrée des pèlerins chrétiens comme des religieux qui se trouvent presque comme prisonniers à l'intérieur du monument dont ils ne peuvent sortir sans acquitter un péage substantiel.

En second lieu, lorsque les navires de commerce occidentaux, après avoir échappé aux pirates barbaresques, atteignaient sains et saufs l'une des échelles du Levant, armateurs et passagers doivent non seulement faire face aux prélèvements exigés par le fisc impérial mais à une concussion en chaîne qui multiplie ses effets ravageurs tout au long de l'acheminement terrestre des marchandises importées. Pour tenter d'échapper à la rapacité de chefs de bande ou de fonctionnaires locaux, toujours prêts à s'emparer des denrées transportées, les biens les plus précieux devaient être ingénieusement dissimulés ; les barriques de harengs, les futailles de salaisons de viande de porc s'averraient être souvent des cachettes efficaces !

Préjudices et doléances

La porte du Saint-Sépulcre une fois franchie, la sécurité des présents n'y était pas pour autant totalement garantie. Anne d'Autriche avait ainsi fait broder sur drap d'argent de somptueux ornements qui envoyés en 1619 finirent par arriver en … 1624. À leur réception, les frères eurent hâte d'utiliser ces vêtements liturgiques à l'occasion des fêtes de Noël ou de Pâques. Ce fut sans compter une délation auprès du khadi de Jérusalem, l'autorité judiciaire de la ville, qui exigea, sous peine de confiscation, le versement d'une grasse redevance illégale. Les frères durent s'exécuter.
Ils cherchèrent toutefois à se prémunir une fois encore contre des atteintes qui se répétaient régulièrement à leur encontre. Ils purent porter leurs doléances par l'intermédiaire du baile de Venise (l'ambassadeur de la Sérénissime auprès de la Sublime Porte) auprès du sultan Amurat IV qui rendit *« aux premiers du mois de Châban de l'année 1033 de l'hégire »* (19 mai-17 juin 1624) un nouvel hogget (décret) impérial précisant : *« …et laissez qu'ils [les Franciscains] réparent et restaurent selon l'ancienne forme leurs églises, leurs couvents et leurs autres endroits qui ont besoin de réparation. Ne laissez pas faire une chose contraire à l'usage ancien. Et ne laissez pas qu'on inquiète contrairement à la loi divine –spécialement pour soutirer de l'argent- pour leurs vêtements qu'ils portent.*
En tout : empêchez et expulsez. Et ne laissez pas qu'on les trouble et moleste contrairement à l'ancien usage. Déclarez et écrivez, avec leurs noms et prénoms, ceux qui n'obéissent pas. »

> « La porte du Saint-Sépulcre une fois franchie, la sécurité des présents n'y était pas pour autant totalement garantie. »

L'ordre impérial ne permit sans doute pas de récupérer les sommes illégitimement demandées puisque les actions auprès de la cour de Constantinople se multiplient tout au long des règnes des divers souverains pour des affaires plus ou moins similaires. Même identifiés, les contrevenants aux décrets impériaux ne furent jamais inquiétés. Il faudra attendre le milieu du XIXe siècle pour que la mention de la réparation du préjudice subi apparaisse épisodiquement dans les actes officiels forgés dans la chancellerie impériale sans qu'il soit certain que les dédommagements évoqués aient donné lieu à des restitutions ou au versement d'équitables indemnités. ■


© Marie-Armelle Beaulieu

La basilique du Saint-Sépulcre lors de la messe de Pâques. Après la communion, les prêtres et les séminaristes accomplissent une procession autour du tombeau.

L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE À JÉRUSALEM

Bientôt deux mille ans d'histoire sur cette colline de Jérusalem. Selon la tradition chrétienne, Jésus y a été crucifié puis mis au tombeau, les croisés y ont bâti une église à l'origine de la basilique actuelle et les fouilles archéologiques révèlent qu'entre temps un temple romain et une immense basilique byzantine dominaient le site.

« *Jésus, portant sa croix, sortit de la ville pour aller vers l'endroit appelé le Crâne, qui se dit en hébreu Golgotha. C'est là qu'ils le crucifièrent, et avec lui deux autres, un de chaque côté et Jésus au milieu* », écrit l'évangile de Jean. Plus tard, Jésus mort en croix, l'évangéliste raconte : « *Or, il y avait un jardin à l'endroit où Jésus avait été crucifié, et dans le jardin un tombeau neuf où personne encore n'avait été mis. Ce fut là qu'ils déposèrent Jésus parce que c'était la préparation de la Pâque des Juifs et que le tombeau était proche. Le dimanche, Marie de Magdala se rendit au tombeau de bon matin, alors qu'il faisait encore sombre, et elle vit que la pierre avait été enlevée de l'entrée du tombeau…* » Ce lieu où le Christ a été crucifié, enterré puis vu ressuscité entame sa longue série de métamorphoses.



VERS 33 APRÈS J.-C.

LE LIEU CHOISI POUR CRUCIFIER JÉSUS EST UN TERRAIN AU BORD DE LA GRANDE VILLE JUIVE, QUI A D'ABORD SERVI DE CARRIÈRE PUIS DE CIMETIÈRE.

À l'ouest de Jérusalem, le terrain sert de ❶ carrière de pierres dès le VIIIe siècle avant notre ère. Au temps de Jésus, ces carrières sont désaffectées et servent de citernes, de potagers ❷ ou de tombes.

❸ Comme celle choisie par le juif Joseph d'Arimathie (« *qui était disciple de Jésus, mais en secret* ») pour y déposer le corps du Christ, face à ❹ l'endroit où il a été crucifié. Joseph aurait possédé ❺ d'autres tombes que celle que la tradition lui attribue à l'ouest de la basilique actuelle.

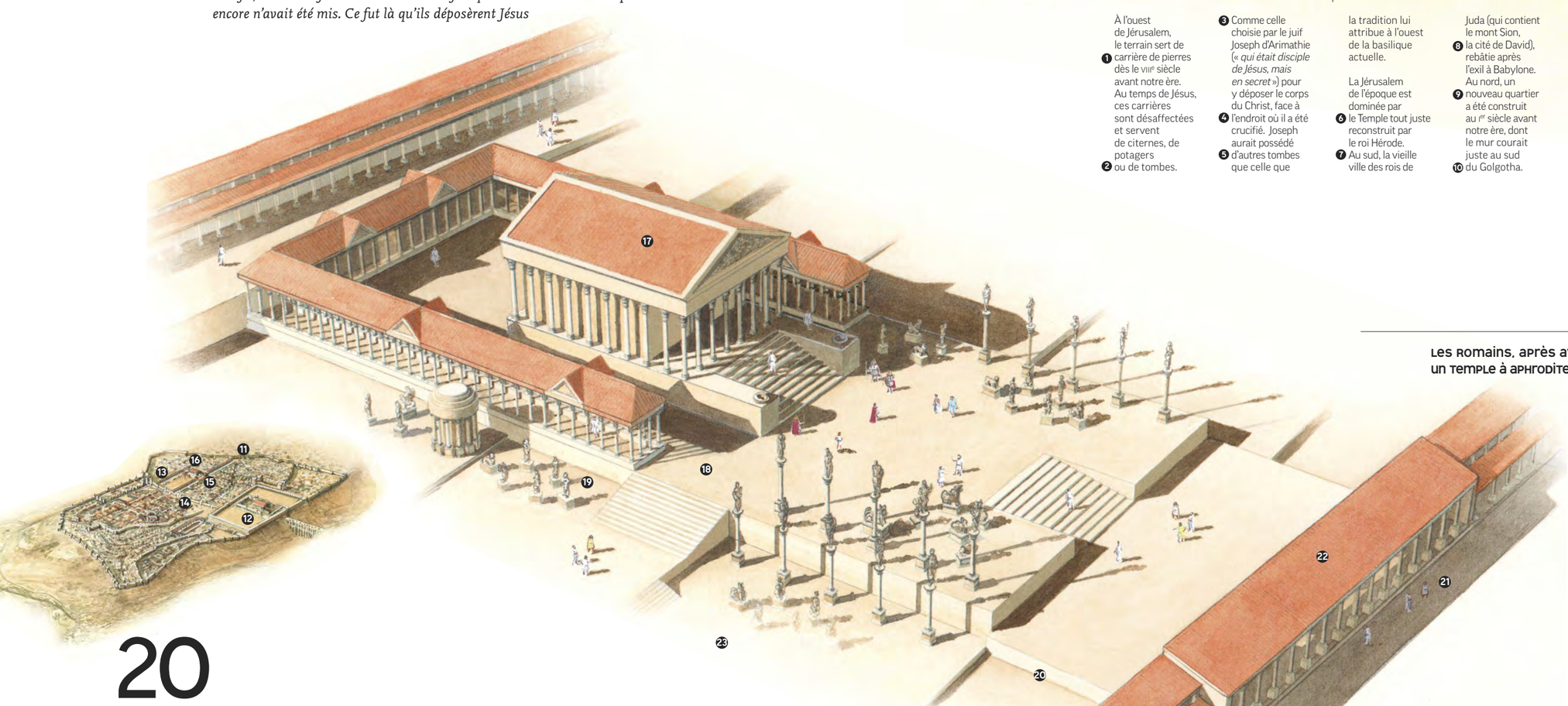
La Jérusalem de l'époque est dominée par ❻ le Temple tout juste reconstruit par le roi Hérode. ❼ Au sud, la vieille ville des rois de Juda (qui contient le mont Sion, ❽ la cité de David), rebâtie après l'exil à Babylone. Au nord, un ❾ nouveau quartier a été construit au Ier siècle avant notre ère, dont le mur courait juste au sud ❿ du Golgotha.



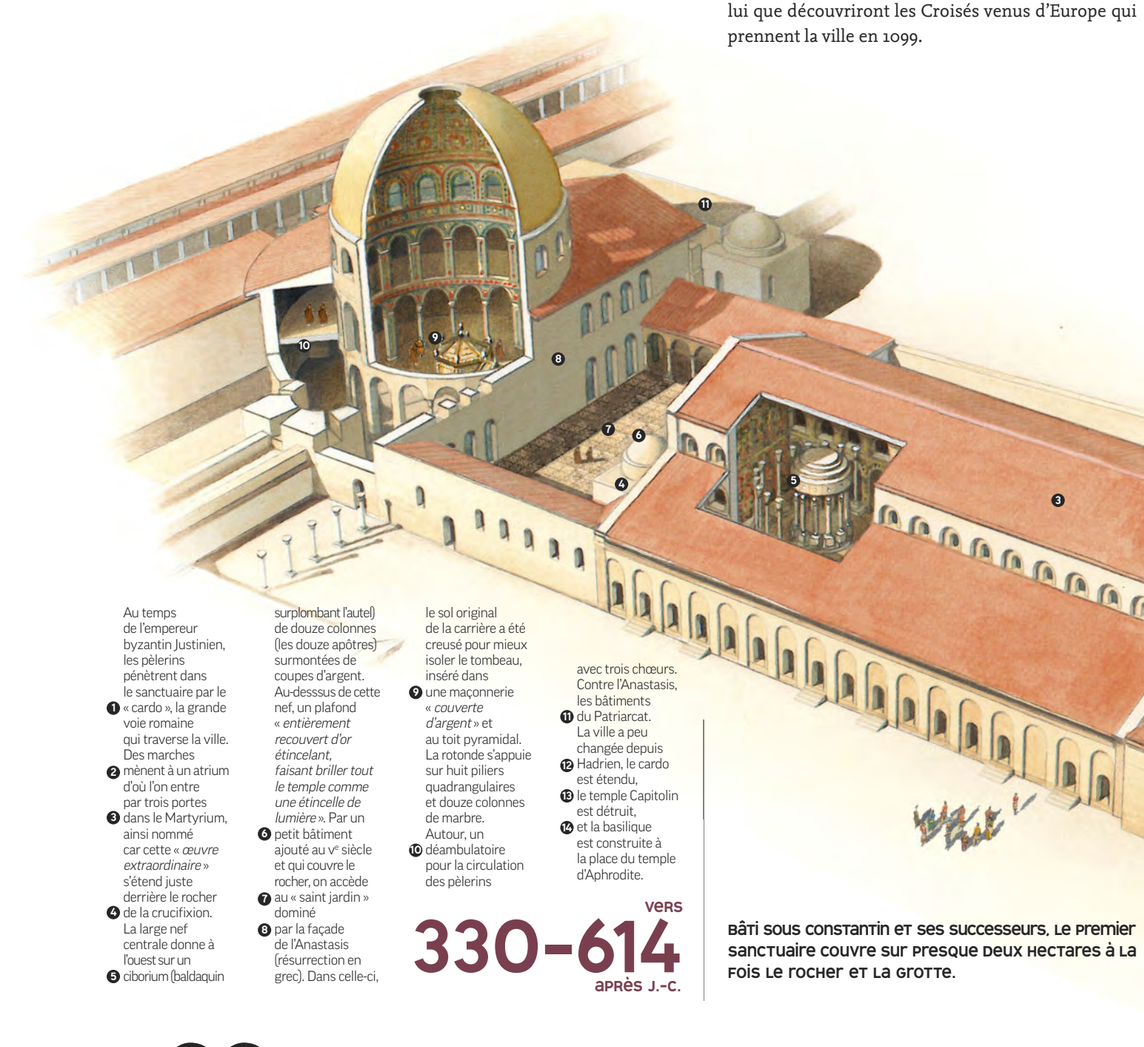
VERS 150-330 APRÈS J.-C.

LES ROMAINS, APRÈS AVOIR EXPULSÉ LES JUIFS, BÂTISSENT UN TEMPLE À APHRODITE QUI RECOUVRE ENTIÈREMENT LE SITE.

Aelia Capitolina, la cité païenne bâtie par Hadrien à la place de la Jérusalem juive (rasée en 135 après la deuxième révolte) : mur ⓫ d'enceinte au nord, ⓬ temple de Jupiter, ⓭ probable forum à l'intersection ⓮ du « decumanus » ⓯ et du « cardo » qui longe le temple ⓰ d'Aphrodite, peut-être construit pour recouvrir l'endroit vénéré par les Chrétiens. « *Un abri ténébreux pour la divinité lascive* » selon l'historien byzantin Eusèbe de Césarée. Restitution du ⓱ temple d'Aphrodite ⓲ dont le haut socle aurait recouvert le Golgotha. Il n'a été retrouvé que quelques ⓳ fondations sous le sol de la basilique actuelle, et peut-être une partie du mur ㉔ de soutènement du « temenos » (enceinte sacrée) dans la Mission Russe à l'est du site. ㉑ Cardo maximus ㉒ bordé d'un portique. ㉓ Possible forum.



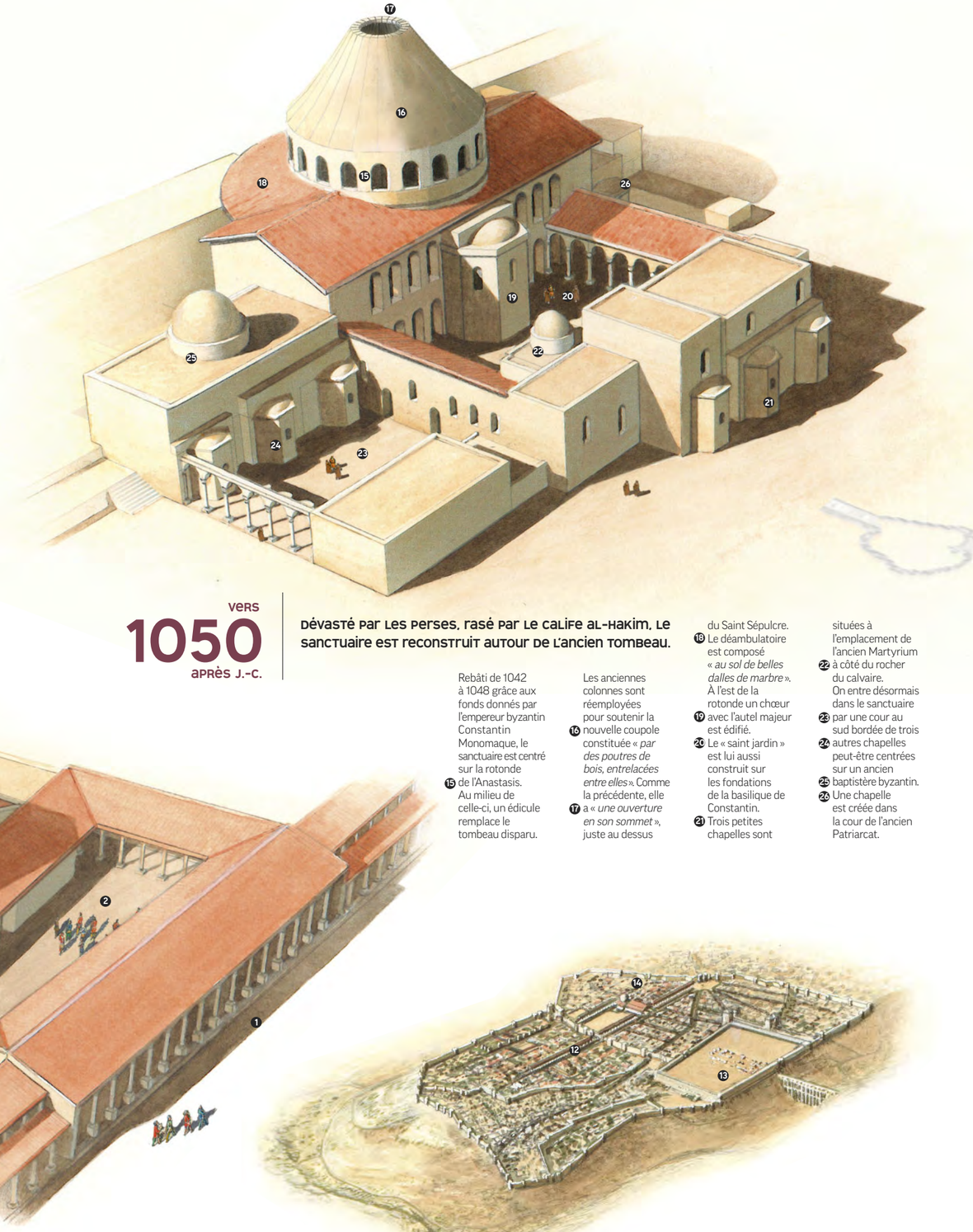
Deux ans après la terrible et dernière persécution de Dioclétien, l'empereur Constantin choisit le christianisme et donne un statut officiel à cette religion encore minoritaire. Au concile de Nicée en 325, l'évêque chrétien de Jérusalem Makarios aurait demandé à l'empereur « *de faire bâtir une maison de prière près de la tombe du Sauveur* ». Selon Eusèbe de Césarée, biographe de Constantin, l'empereur « *donna ordre d'enlever tout le débarras.* (…) *les édifices de l'erreur furent aussitôt abattus et détruits avec toutes les statues et les divinités.* » Le sol déclaré sacré, on ordonne « *une fouille très profonde du terrain* » et « *alors, au-delà de tout ce qui était espéré, voici qu'apparut aussi tout ce qui restait, c'est-à-dire* (…) *la grotte la plus sainte de toutes* ». Ces fouilles archéologiques radicales précèdent la construction de la basilique. Elle est édifiée en très peu de temps de 326 à 335 en bas du sanctuaire, la rotonde de l'Anastasis sans doute un peu plus tard. Le tout, centre du monde chrétien d'alors et dont on retrouve le dessin sur les souvenirs emportés par les pèlerins aux quatre coins de la Méditerranée, est dévasté par les Perses en 614 puis totalement rasé en l'an 1009, lorsque le calife fatimide al-Hakim, jugé dérangé par ses sujets musulmans eux-mêmes, arrive à Jérusalem et détruit systématiquement tout le sanctuaire. Du monceau de ruines, la petite communauté chrétienne locale réussit à édifier, grâce aux fonds accordés par l'empereur byzantin Constantin Monomaque, un modeste édifice au-dessus de ce qui reste du tombeau du Christ. C'est lui que découvriront les Croisés venus d'Europe qui prennent la ville en 1099.



Au temps de l'empereur byzantin Justinien, les pèlerins pénètrent dans le sanctuaire par le ❶ « cardo », la grande voie romaine qui traverse la ville. Des marches ❷ mènent à un atrium d'où l'on entre par trois portes ❸ dans le Martyrium, ainsi nommé car cette « *œuvre extraordinaire* » s'étend juste derrière le rocher ❹ de la crucifixion. La large nef centrale donne à l'ouest sur un ❺ ciborium (baldaquin surplombant l'autel) de douze colonnes (les douze apôtres) surmontées de coupes d'argent. Au-desssus de cette nef, un plafond « *entièrement recouvert d'or étincelant, faisant briller tout le temple comme une étincelle de lumière* ». Par un ❻ petit bâtiment ajouté au Vᵉ siècle et qui couvre le rocher, on accède ❼ au « saint jardin » dominé ❽ par la façade de l'Anastasis (résurrection en grec). Dans celle-ci, le sol original de la carrière a été creusé pour mieux isoler le tombeau, inséré dans ❾ une maçonnerie « *couverte d'argent* » et au toit pyramidal. La rotonde s'appuie sur huit piliers quadrangulaires et douze colonnes de marbre. Autour, un ❿ déambulatoire pour la circulation des pèlerins avec trois chœurs. Contre l'Anastasis, les bâtiments ⓫ du Patriarcat. La ville a peu changée depuis ⓬ Hadrien, le cardo est étendu, ⓭ le temple Capitolin est détruit, ⓮ et la basilique est construite à la place du temple d'Aphrodite.

vers **330–614** après J.-C.

Bâti sous Constantin et ses successeurs, le premier sanctuaire couvre sur presque deux hectares à la fois le rocher et la grotte.



vers **1050** après J.-C.

Dévasté par les Perses, rasé par le calife al-Hakim, le sanctuaire est reconstruit autour de l'ancien tombeau.

Rebâti de 1042 à 1048 grâce aux fonds donnés par l'empereur byzantin Constantin Monomaque, le sanctuaire est centré sur la rotonde ⓯ de l'Anastasis. Au milieu de celle-ci, un édicule remplace le tombeau disparu. Les anciennes colonnes sont réemployées pour soutenir la ⓰ nouvelle coupole constituée « *par des poutres de bois, entrelacées entre elles* ». Comme la précédente, elle a ⓱ « *une ouverture en son sommet* », juste au dessus du Saint Sépulcre. ⓲ Le déambulatoire est composé « *au sol de belles dalles de marbre* ». À l'est de la rotonde un chœur ⓳ avec l'autel majeur est édifié. ⓴ Le « saint jardin » est lui aussi construit sur les fondations de la basilique de Constantin. ㉑ Trois petites chapelles sont situées à l'emplacement de l'ancien Martyrium ㉒ à côté du rocher du calvaire. On entre désormais dans le sanctuaire ㉓ par une cour au sud bordée de trois ㉔ autres chapelles peut-être centrées sur un ancien ㉕ baptistère byzantin. ㉖ Une chapelle est créée dans la cour de l'ancien Patriarcat.



Au temps du royaume latin de Chypre et de Jérusalem et des successeurs de Godefroy de Bouillon, les pèlerins pénètrent comme auparavant dans le sanctuaire
1. par la cour au sud mais celle-ci est désormais bordée
2. d'un clocher de cinq étages à l'européenne bâti en 1170 et d'une véritable façade d'entrée avec un
3. double portail en bronze. Les pèlerins montent ensuite par l'actuelle
4. Chapelle des Francs jusqu'au
5. rocher du Calvaire, désormais inséré dans la structure de la nouvelle église. Car, dans l'axe du tombeau et à partir de
6. la grande arche percée un siècle auparavant, les Croisés ont édifié à partir de 1131 (consécration en 1149, 50 ans tout juste après la prise de la ville) une
7. nouvelle nef aux piliers massifs, surmontée d'un
8. dôme et bordée au nord et au sud de
9. deux galeries qui s'appuient sur les murs extérieurs
10. et les portiques de l'ancien « saint jardin » et dont l'étage se prolonge tout autour de la rotonde. À son extrémité Est, entre deux des
11. trois chapelles de son déambulatoire, un escalier permet de descendre à la chapelle Sainte-Hélène qui rappelle la tradition selon laquelle la mère de l'empereur Constantin aurait trouvé ici, dans une
13. crypte attenante, des morceaux de la vraie croix. Un autre accès mène au monastère
14. et au cloître bâtis dès 1114 à l'emplacement de l'ancien Martyrium pour loger les chanoines du Saint-Sépulcre chargés d'assurer la messe dans le sanctuaire à la place des moines orthodoxes chassés par les Croisés. La rotonde
15. de l'Anastasis est la partie qui a été le moins modifiée,
16. à part l'édicule du tombeau remplacé en 1119 par une restitution. Plus de coupole mais, comme dans la version précédente,
17. *« un cône tronqué, laissant passer l'air et la lumière par le sommet »*. Coupe de la basilique des Croisés. En orange,
18. délimitation du terrain nu en 33 après Jésus-Christ.

VERS
1180
APRÈS J.-C.

PENDANT LEUR COURTE DOMINATION, LES CROISÉS ONT AGRANDI LE MODESTE ÉDIFICE ANTÉRIEUR POUR EN FAIRE UNE VASTE BASILIQUE ROMANO-GOTHIQUE À LEUR GOÛT.



2012
APRÈS J.-C.

La basilique actuelle est celle laissée par les croisés en dépit de nombreuses réparations depuis le XIXe siècle.



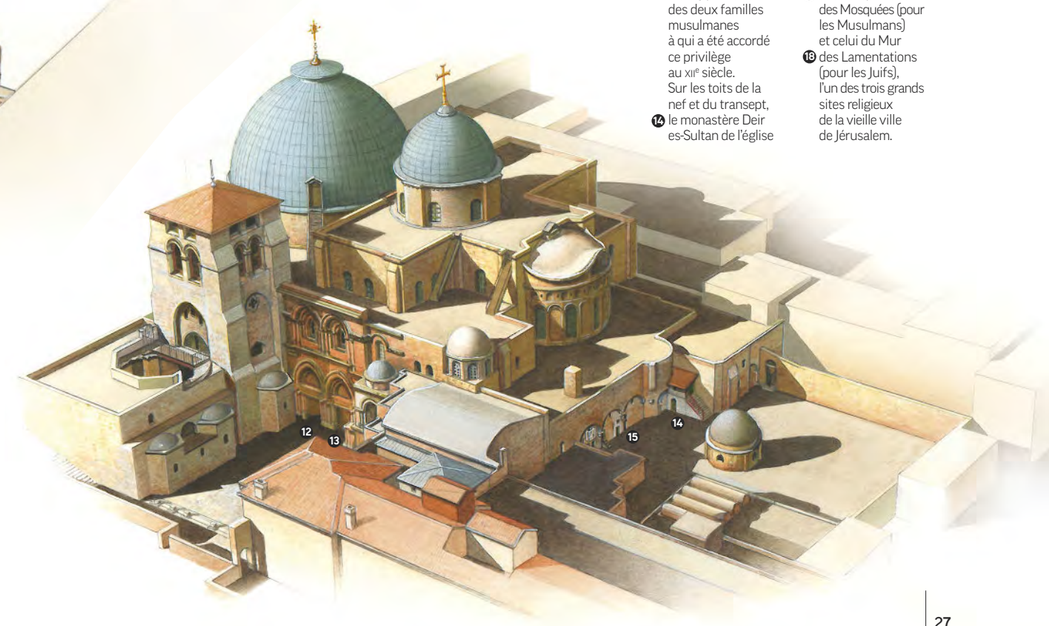
La basilique n'a pas connu de modification radicale depuis l'époque des Croisés à part le morcellement de la basilique et suivant la volonté de Saladin, la fermeture de toutes les ouvertures, portes et fenêtres, à l'exception de l'actuelle porte d'entrée pour assurer le paiement par les pèlerins d'une taxe d'entrée. Réduit d'un étage, le
1. clocher borde
2. toujours les dômes. Totalement détruits par l'incendie de 1808, ils furent reconstruits par la Russie.
3. Un grand soleil aux douze rayons (représentant les douze apôtres) est venu récemment décorer l'intérieur de celui de la rotonde.
4. Les colonnes de marbre à la base, très abimées, ont été remplacées par des copies en 1980.
5. Le Catholicon, la nef croisée qui a été attribuée aux Grecs orthodoxes, est la partie qui a le plus souffert : pour soutenir le poids des nouveaux dômes, des murs
6. de renforcement l'ont isolé du reste de la basilique.
7. L'édicule du tombeau déjà restauré en 1555 a aussi souffert de l'incendie et est reconstruit en 1810.
8. Comme lui, le rocher du calvaire (qu'on voit maintenant à travers une vitre) est une des « parties communes » de la basilique. L'unité
9. du déambulatoire de la rotonde a été rompue au XIXe siècle par la construction d'entrepôts nécessaires à la survie des différentes communautés cloitrées à l'intérieur de la basilique (l'entrée et la sortie du bâtiment étant lourdement taxée par les autorités locales). Domaine des Arméniens,
10. la chapelle Sainte-Hélène et la chapelle
11. Saint-Vartan.

Repartis en 1187, année où Saladin leur reprend la ville, les Croisés ont eu le temps de bâtir autour de la modeste rotonde de Constantin Monomaque une complexe basilique dans le style intermédiaire entre le roman et le gothique qui fleurit alors dans le nord de la France. Les 780 années de domination musulmane qui suivent ne mettront plus en danger l'édifice mais les autorités locales comprennent vite tout l'intérêt pour leurs finances d'un site si cher au cœur des diverses églises chrétiennes présentes à Jérusalem : Grecs orthodoxes, Catholiques, Arméniens, Syriaques, Coptes, Éthiopiens, Géorgiens… Si beaucoup abandonnent la course faute de ressources suffisantes (les Géorgiens se retirant même totalement en 1644), les trois premiers se partagent difficilement l'essentiel du bâtiment jusqu'à ce que le Sultan établisse au milieu du XIXe siècle le « statu quo » toujours en vigueur. Il faut dire que la situation était grave : l'afflux de pèlerins envenimait les querelles entre Grecs orthodoxes (protégés par la Russie) et Catholiques (protégés par la France) et menaçait la paix européenne puisque cette affaire est l'une des causes de la guerre de Crimée de 1854-55 entre la Russie et une coalition de pays menés par la France, l'Angleterre et la Turquie…

Les Turcs partis, le statu quo est confirmé par les Britanniques, les Jordaniens puis les Israéliens, maitres de la vieille ville de Jérusalem depuis 1967. Mais ce sont les malheurs du bâtiment lui-même (après l'incendie de 1808, le séisme de 1927 et un nouvel incendie en 1934) qui vont forcer les trois principales communautés responsables de la basilique à s'entendre. Plutôt que reconstruire totalement les bâtiments (solution désespérée proposée un temps par le patriarche latin), on commence de véritables travaux de restauration dans les années 1960 permettant à la fois de sauvegarder le bâti ancien et d'entamer des fouilles archéologiques qui font désormais mieux comprendre la complexe histoire d'un sanctuaire où se mêlent à la fois tant de constructions différentes et de versions du christianisme. Comme l'écrit Chateaubriand arrivé au bout de son « Itinéraire de Paris à Jérusalem » : « *L'orgue du religieux latin, les cymbales du prêtre abyssin, la voix du caloyer grec, la prière du solitaire arménien, l'espèce de plainte du moine copte, frappent tour à tour ou tout à la fois votre oreille ; vous ne savez d'où partent ces concerts ; vous respirez l'odeur de l'encens sans apercevoir la main qui le brûle : seulement vous voyez passer, s'enfoncer derrière des colonnes, se perdre dans l'ombre du temple, le pontife qui va célébrer les plus redoutables mystères aux lieux-mêmes où ils se sont accomplis* ».

STUDIO DIFFÉREMMENT

Texte : Jean de Saint Blanquat
Illustrations : Jean François Binet
Jean-François Péneau.
Source : *Il Santo Sepolcro di Gerusalemme. Aspetti archeologici dalle origini al periodo crociato* [3 Volumes]. Corbo, V. C. / Loffreda, S. [Tr.] 1982 / 1981, Franciscan Printing Press



12. Le deuxième portail est muré depuis la prise de Jérusalem par Saladin.
13. Le premier est fermé chaque soir (et ouvert chaque matin) par l'une des deux familles musulmanes à qui a été accordé ce privilège au XIIe siècle. Sur les toits de la nef et du transept,
14. le monastère Deir es-Sultan de l'église éthiopienne
15. avec les restes de l'ancien cloître

Aujourd'hui à Jérusalem
16. la basilique est,
17. avec l'Esplanade des Mosquées (pour les Musulmans) et celui du Mur
18. des Lamentations (pour les Juifs), l'un des trois grands sites religieux de la vieille ville de Jérusalem.